

Zeitschrift: Folklore suisse : bulletin de la Société suisse des traditions populaires = Folclore svizzero : bollettino della Società svizzera per le tradizioni popolari

Herausgeber: Société suisse des traditions populaires

Band: 69 (1979)

Artikel: À Romont, d'un mystère de la Passion au Chemin de la croix, des pleureuses

Autor: Page, Louis

DOI: <https://doi.org/10.5169/seals-1005315>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. [Siehe Rechtliche Hinweise.](#)

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. [Voir Informations légales.](#)

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. [See Legal notice.](#)

Download PDF: 02.02.2025

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>

A Romont, d'un Mystère de la Passion au Chemin de la croix, des pleureuses

Ceux qui ont assisté, chanté, ou mieux encore participé aux émouvantes cérémonies de la liturgie catholique ancienne du vendredi saint ne les ont pas oubliées. *Flectamus genua* (Fléchissons les genoux) ordonnait le diacre; *Ecce lignum Crucis* (Voici le bois de la croix) chantait l'officiant, auquel le chœur répondait: *Venite adoremus* (Venez, adorons-le); et ces impropères, ou reproches du Sauveur: *Mon peuple, que t'ai-je fait, et en quoi t'ai-je contristé?*; *O Theos agios, ischyros, athanatos, eleison imas* (Dieu saint, puissant et immortel, ayez pitié de nous) clamait-on alors en grec; *Dulce lignum, dulces clavos, dulce pondus sustinet* (Doux bois, doux clous, quel doux fardeau vous supportez!)...

Il nous semblait alors être reporté en plein moyen âge, quand toute une communauté vibrait au jeu de la Passion donné sur des tréteaux improvisés, montés à l'intérieur ou au seuil d'une église. Il nous est parvenu le «Mystère de la Passion» d'Arnoul Gréban, repris par Jean Michel. La tradition s'est maintenue à Oberammergau, en Bavière. Sur un thème différent, Einsiedeln a son «Grand Théâtre du monde» et Salzbourg son «Jedermann». Ailleurs, miracles, jeux, vies de saints, et autres mystères ont été portés à la scène. Souvenons-nous d'Henri Ghéon.



Fig. 1
Le pénitent porte un
crucifix; pleureuses
non voilées tenant
les instruments à la
main.



Fig. 2
Pleureuses voilées,
portant une statue
de la Vierge.

Romont eut aussi son Mystère de la Passion

Nous pensons pouvoir dire que le Romontois est volontiers expansif, de bonne et même de joyeuse humeur, si on ne lui fait pas dès l'abord grise mine. A-t-il gardé quelque chose de son passé médiéval? Se laisse-t-il influencer par l'antiquité de ses monuments; château, collégiale, donjons, tours et remparts? L'histoire témoigne de son goût, de sa prédilection pour les belles cérémonies religieuses, le théâtre, la bonne table, une certaine pompe, un rien de «gaulois» peut-être. Il recevait bien les passants de marque, pèlerins ou diplomates. Romont, petite ville forte, se donnait une réputation de cité hospitalière. Et pourtant, que n'a-t-elle pas enduré des armes et du feu! A cause de cela peut-être! Cet esprit n'était certes pas le propre de Romont. La belle période des XV^e et XVI^e siècles se caractérise par une certaine dignité de vie qui n'excluait cependant pas le tapage, les plaisirs de la table, les jours de folie générale, le tout imprégné d'un sincère esprit de foi. Il n'y a qu'à penser, pour Romont également, aux festivités de l'Epiphanie, autrement dites des Rois, dont nous avons déjà parlé dans cette revue¹.

En ce qui concerne le *Mystère de la Passion*, joué à Romont, dont la première mention remonte à 1456, «la matière historique» est plutôt maigre. Aucun texte ou fragment ne nous est parvenu. Aussi avons-nous dû nous référer aux décisions des Manuels des Conseils. Mais ici même, il est beaucoup moins souvent question du mystère de la Passion que du jeu des Rois. Sans doute en raison du caractère religieux de la manifestation, qui ne prévoit pas de banquet, de tambours et de fifres, comme le jeu des Rois. N'est-on pas en carême?

¹ Folklore suisse 67 (1977) 15.

Il est permis de supposer que l'organisation de cette manifestation religieuse incombait à une sorte de confrérie, mi-religieuse, mi-profane, bien que nous n'ayons pas connaissance de l'existence d'une association de Confrères de la Passion, comme en eurent saint Eloi, saint Crépin, les saints Côme et Damien. Le nombreux collège des chanoines de la collégiale, qui en compta un temps plus d'une vingtaine, devait, nous semble-t-il, prendre en charge l'organisation de cette cérémonie, secondés par les laïcs, qui, dans l'esprit du moyen-âge, ont gardé l'anonymat.

Nous pensons que le texte devait être tiré de l'Évangile et adapté aux besoins de la scène. On disait, le Vendredi, saint, l'Évangile de saint Jean. Le récit de cet apôtre, plus que les autres, pénètre dans le mystère de la divinité du Christ: le dialogue pressant avec Pilate, les dernières paroles de Jésus sur la croix, sont d'une paix et d'une majesté sans égales.

A défaut de texte, notre quête «historique» sur ce sujet nous a permis de découvrir des touches plaisantes notées dans les manuels du Conseil de la ville, et dans les comptes du Clergé. Ainsi, cette année 1456, on est allé à Lausanne chercher «*des habits propres pour le Christ, les apôtres, les saintes femmes et les soldats qui jouent le Jeu de la Semaine sainte.*»

Cette note des comptes du Clergé laisse supposer qu'on avait déjà joué la Passion, mais qu'on désirait qu'elle soit mieux présentée, en costumes «propres».

Le Conseil de la ville a également le souci que les rues soient en ordre pour cette manifestation. Et en 1735, il décide de «*faire visiter la ville, pour faire enlever le bois, pierres et autres immondices, d'ici au dimanche des Rameaux, sous peine de confiscation ou châtement de ban de police.*»² La même décision est renouvelée presque chaque année à cette époque-là.

Le personnage du diable n'était certes pas sympathique. Aussi, le Conseil y va-t-il de ses deniers pour accorder «*Deux quarterons du grenier à Bernard Comte, qui fera le personnage du diable, le vendredi saint.*» Lourde et vilaine responsabilité! A moins que le Jeu risquât de tomber, car en cette même année 1735, le 27 mars, il donne «*trois écus petits, livrables par le Grainetier, pour les acteurs de la Tragédie du vendredi saint, et pour les frais d'icelle.*»³

A cette époque, l'autorité civile a donc pris en charge l'organisation du Mystère, car nous savons encore que «*le sieur Joseph Wuilleret obtient la casaque d'Hérode pour le vendredi saint.*» C'est en 1693. Et voici qu'en 1740 le diable fait à nouveau le souci des organisateurs: «*le coutelier Bernard Comte (déjà cité plus haut) recevra à nouveau un demi-sac de blé pour les peines qu'il a eues de faire le personnage du diable le vendredi saint, et à condition qu'il le fasse encore par la suite.*» On assure l'avenir. Et cette même année «*le sieur Syndic fournira des poutres pour faire des croix, à proportion des habits de pénitents qu'on trouvera.*» Cette dernière mention laisse entendre qu'on

² AVR – Man. 30, fol. 14–23 mars.

³ AVR – Man. 30, fol. 14.



Fig. 3. Instruments de la Passion portés sur les coussins.

avait déjà introduit, dans la manifestation, le groupe des Traîne-Croix, revêtus d'une cagoule. La représentation du Mystère de la Passion touche à sa fin. Elle fut supprimée en 1755.

La Procession des Traîne-Croix

Le Mystère fut remplacé par une procession, le Vendredi saint, dont le Père Deillon, dans son *Dictionnaire des paroisses*, donne la description suivante :

«Quinze hommes ou jeunes gens, dont l'un portait un grand crucifix, revêtus d'un sac sombre leur cachant totalement la figure, les pieds nus, sortaient de la chapelle de l'Hôpital (place de la Poste actuelle), chargés de croix en bois d'un poids plus ou moins considérable, et se rendaient à l'église paroissiale. Bientôt, une immense procession se déroulait à travers toutes les rues. Le roulement sinistre des croix sur le pavé, le chant du *Stabat*, jetaient dans les âmes une profonde tristesse.

Les Traîne-Croix étaient suivis des *Pleureuses*. C'était une vingtaine de jeunes filles habillées en noir, les cheveux épars, et portant des banderoles où étaient peints les divers instruments de la Passion. Elles représentaient la sainte Vierge et les femmes de Jérusalem, suivant en pleurant les traces du Christ à travers les rues de la ville déicide, et sur le chemin du Calvaire. La procession rentrait à l'église où avait lieu le sermon de la Passion, puis les Traîne-Croix réintégraient l'Hôpital.»



Fig. 4. Le pénitent porte la croix sur l'épaule; la Vierge le suit, seule.

Le récit précédent ne le dit pas, mais on portait en procession le très beau Christ douloureux, montrant ses plaies, qui figure encore dans une niche de la nef latérale gauche de la collégiale. Cette procession des Traîne-Croix dura jusqu'en 1843, date à laquelle les croix et les vêtements de pénitents furent la proie des flammes à l'hôpital. Et c'est ainsi que nous arrivons à...

La Procession des Pleureuses

Vestiges du *Mystère de la Passion* et de la *Procession des Traîne-Croix*, les Pleureuses auront encore leur procession du Vendredi saint. Derrière un pénitent porte-croix, sous cagoule noire, le groupe des Pleureuses, tout de noir vêtues, la tête sous un voile de crêpe, escortent une statue de la Vierge enveloppée de voiles de deuil, avec un mouchoir blanc à la main, comme pour essuyer ses larmes. Cette Vierge en deuil ne manquait pas de toucher le cœur des fidèles. C'est ainsi que nous l'avons vue jusqu'en 1957. Beaucoup ont regretté sa disparition. Mais les Pleureuses ont survécu, incorporées dans...

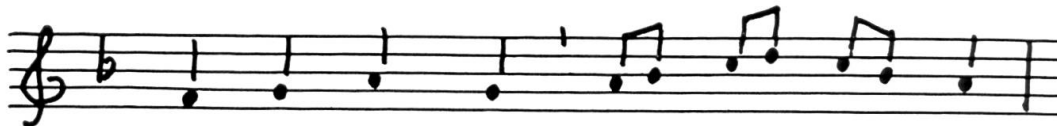
Le Chemin de la Croix des Pleureuses

Il se fait au début de l'après-midi du Vendredi saint, dans le haut de la ville, après la lecture de la Passion à l'église. Le cortège des fidèles se met en branle après que Pilate a livré Jésus aux princes des prêtres. On apporta


ici quelques légères modifications aux robes des Pleureuses, qu'on allongea, à la représentation des instruments de la Passion, portés sur des coussins: couronne d'épine, clous, marteau, voile, tenailles, etc. De plus, la sainte Vierge n'est plus une statue, mais une jeune fille qui suit, seule, la grande croix portée par un pénitent en cagoule. D'aucuns regrettent qu'on ait abandonné ce chant du *Stabat*, sur cet air typiquement romontois, et qui, par tradition, ne se chantait tel que le Vendredi saint. Nous pensons devoir en donner ci-après la notation.

Il nous est agréable de pouvoir dire que ce chemin de la croix est suivi par tous les fidèles, dans un profond recueillement. Il remplit donc parfaitement son office: nous rappeler les heures tragiques de la mort du Christ, à la lumière de l'Évangile, dans la tradition sans cesse renouvelée qui nous vient du XV^e siècle. De cette longue évolution, il semble que nous pouvons redire, après le poète Ovide: «*Nous vantons les anciens, mais nous sommes de notre temps.*» Le temps, les mœurs, les habitudes, les coutumes évoluent. Pourvu que l'esprit demeure!

Le Stabat Mater romontois du Vendredi saint



Sta - bat Ma - ter do - lo - ro - sa,



Jux - ta cru - cem la - cry - mo - sa,



Dum - pen - de - bat Fi - li - us
Dum - pen - de - bat Fi - li - us (répét.)